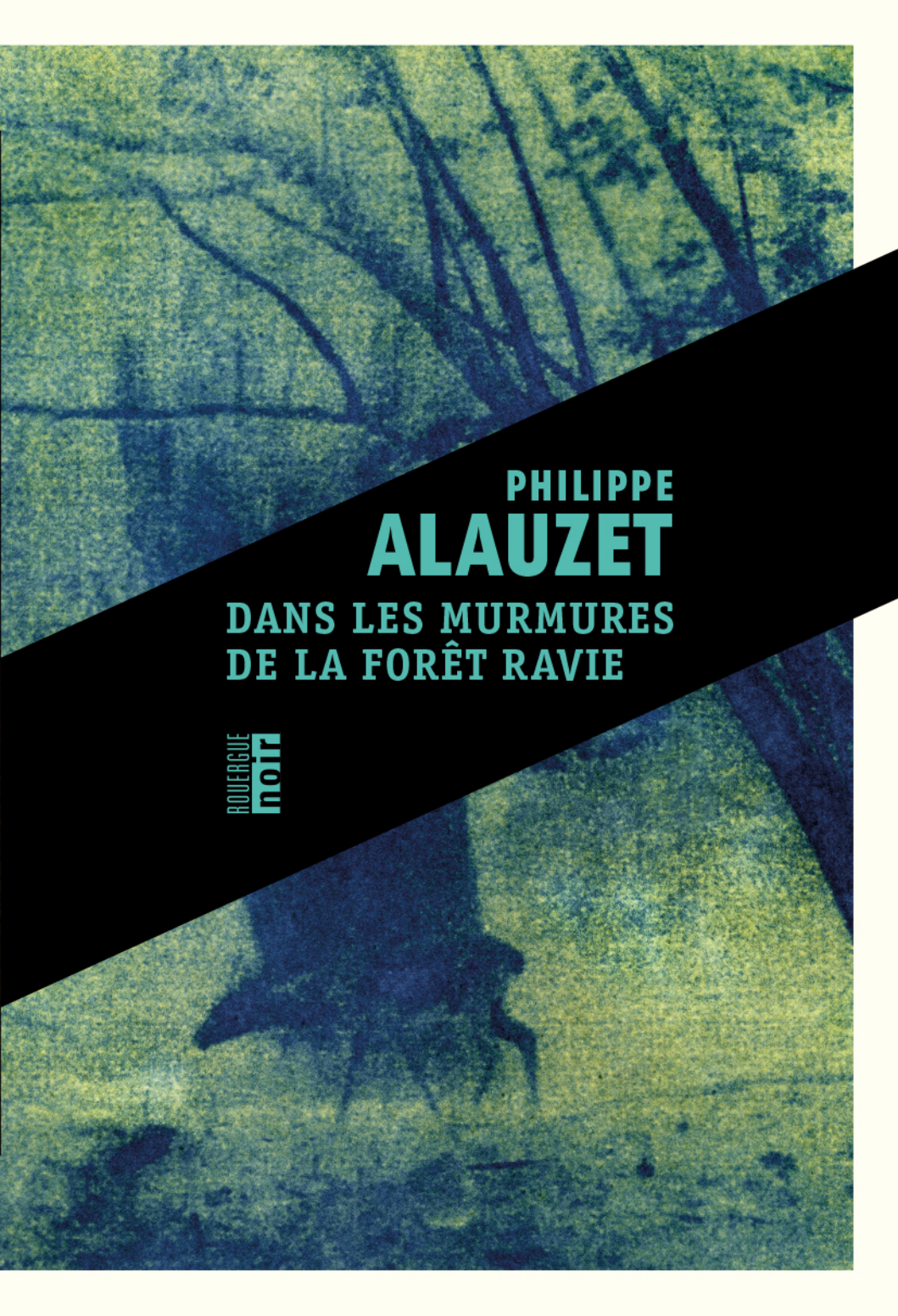




PHILIPPE
ALAUZET

DANS LES MURMURES
DE LA FORÊT RAVIE

ROUERQUE
noir

Présentation

Agnès n'a jamais quitté la ferme de Jean, son père. Après que sa mère a disparu, alors qu'elle était adolescente, elle a peu à peu pris sa place. Et si elle rejette les avances des hommes, elle veut bien des caresses de Pâl, l'ouvrier qui travaille chez eux, un étranger qui n'a que des terres brûlées derrière lui. Mais de la forêt vient une bête qu'on croyait disparue, qui décime les troupeaux. Jean n'est pas de ces hommes qui se résignent. Il prend un fusil et suivi de son chien, Pentecôte, passe l'orée du bois, les limites du monde.

Avec ce premier roman d'une puissante poésie, Philippe Alauzet nous fait entrer dans un conte noir, l'histoire de la libération d'une enfant blessée, dans un monde clos sur ses silences et ses secrets, où les fantômes rendent l'amour impossible.

Dans une première vie, Philippe Alauzet a écrit des scénarios et réalisé des films. Aujourd'hui il travaille dans une médiathèque. *Dans les murmures de la forêt ravie* est son premier roman.

Graphisme de couverture : Odile Chambaut
Image de couverture : © Julien Coquentin

© Éditions du Rouergue, 2023
www.lerouergue.com

PHILIPPE ALAUZET

**DANS LES MURMURES
DE LA FORÊT RAVIE**

roman

ROUERGUE
noir

*« C'était un temps où l'âme humaine puait
vraiment comme le poil de chien mouillé,
pouilleux. Mais ce temps n'est nullement révolu,
il n'a jamais cessé d'être. »*

Sylvie Germain, La Pleurante des rues de Prague

1.

Ils étaient une dizaine autour de Baron, de Péchac.

Baron, il serrait les poings de rage. Il avait des larmes dans les yeux, et on savait pourquoi : ils auraient tous eu la même rage et la même peine s'ils avaient été à sa place.

La machine faisait un bruit d'enfer, avec ses puissants vérins. Un gars attachait la bête par une patte, puis le bras articulé montait, déposait la carcasse dans la benne. On défaisait la sangle. La bête tombait dans un vacarme lourd et sec.

Au début, ça avait résonné contre la tôle, puis les carcasses s'étaient entassées les unes sur les autres avec un bruit sourd de sacs et de carton.

Dans cette benne, il n'y avait pas seulement l'outil de travail de Baron, il y avait surtout sa motivation, son courage, son goût pour cette vie-là.

La femme de Baron le tenait par l'épaule. Elle lui caressait la joue et le front, comme si elle avait cherché à éponger toute sa rage et sa peine. Il lui serrait la main.

Jean regardait ces mains – celles qui se serrent, celle sur le front. Il n'y aurait pas eu de mains pour éponger son front

si ça lui était arrivé, à lui. Il se disait : « Il a de la chance dans son malheur, le Baron, il va pas nous faire chier. » Il aimait pas grand monde, Jean, à part Pentecôte, son border collie qui justement était là, à ses pieds, le museau levé vers lui, la langue pendante, attendant un signe, n'importe lequel. Son monde se résumait à Jean. Son champ de vision s'était définitivement réduit à l'homme et à ce que l'homme attendait de lui : rassembler les bêtes, les tenir dans le cercle, les mener de la pâture à l'étable, de l'étable à la pâture.

Jean sentit la présence du chien à ses pieds, lui caressa la tête d'un geste appuyé, comme pour se donner un peu de réconfort.

– Il va nous ruiner si ça continue comme ça.

– Il m'en a pris une dizaine, le salaud.

Ils avaient tous le même discours, les Marty, les Roussignac, les Costes, les Raynal, les Lacombe. Un de ceux qui avaient parlé était une grande bringue à la pomme d'Adam surdimensionnée. Il regardait en direction d'une masse sombre, toute proche, échevelée, hirsute, compacte comme une boule. Il y avait des rochers çà et là, rongés de mousse et de ronces, des bouquets de jeunes arbres stoïques, un fouillis de buissons ternes et revêches, serrés les uns aux autres. Derrière venait le monstre, replié sur lui-même, agité faiblement par le vent froid et sec, emmêlé de fougères, de branches mortes, de baies piquantes, de troncs envahis de lichen, parfois pourris sur pied, sans ciel, avare de lumière, patient et attentif – et mauvais, nul n'en doutait dans le coin, mauvais comme une vieille fille sans âge, et avec ça une odeur de terre lourde, une odeur brune, presque noire.

L'homme regardait vers la forêt. Une enceinte lointaine et proche qui encerclait le pays, bouchant tout horizon. N'importe où que se pose le regard, elle était là, barbouillée de brume. Comme elle était impénétrable, ses yeux y cherchaient les bêtes d'avant, celles des nuits de pleine lune,

celles qui se cachaient derrière les portes, sous les lits. Il était là, le monstre, celui qui avait planté ses crocs et ses griffes dans le cou des brebis, à peine bu leur sang, négligé leur chair (d'où les bêtes fauves tuaient-elles sans nécessité, par seul goût du carnage ?). Comme il fallait bien un coupable, il était là, caché, à l'affût. Nul ne le voyait, mais il les voyait tous, un par un, choisissant sa future proie.

– Et les gars de la ligue, ils font quoi ?

Un des types cracha par terre.

– S'ils manquent de fusils, j'en suis, et plutôt deux fois qu'une.

La ligue, elle est censée protéger les brebis et le mode de vie des loups. Ici, on s'en fout pas mal du mode de vie du loup : depuis qu'il est de retour, on compte les cadavres d'ovins par dizaines. Personne n'a les moyens d'encaisser une telle perte sans broncher. L'été, les brebis dorment le jour, à cause de la chaleur, elles ne sortent manger que la nuit. Et aucun des bergers présents ne peut se permettre de négliger toutes les autres activités que nécessite une exploitation. C'est une rude vie. Rien que la traite, ça prend des heures, et chaque jour il faut recommencer. C'est pas une vie, on pourrait dire, c'est un piège. Pas moyen de lever le pied, pas le droit de se reposer, de s'arrêter, d'être malade – et des vacances, on en parle même pas. Les brebis, si on s'occupe pas d'elles, elles vont pas le faire toutes seules. Y en a sans doute qui parfois rêvent de décrocher, d'envoyer balader tout ça, de foutre le feu à l'étable avec ces putains de chieuses dedans, de tout faire cramer et de se poser sur un rocher pour regarder passer les nuages et les heures. Mais si certains se le disent dans les moments de découragement, ça ne dure pas longtemps : cette vie, ils l'aiment, c'est la leur, sinon ils tiendraient pas une semaine.

Mais là, Baron, qui est pas loin d'avoir soixante ans, s'il les a pas, il a pris un sacré coup. Il serre la main de sa femme

qui a posé sa tête sur son épaule. Il s'essuie le nez d'un revers de manche.

– Pour moi c'est bon, je raccroche.

Elle lève à peine la tête vers lui, elle s'attendait pas à ça, mais elle est d'accord.

– Y a un gars qui m'a approché. S'il a pas trouvé ailleurs, je lui vends. Place aux jeunes.

Il a dit ça avec quelque chose de méchant dans la voix. Et il tourne les talons. Il va vers ceux qui manœuvrent le bras articulé. Ils échangent deux mots. Les types semblent sur leur réserve, comme si le malheur c'était contagieux (ça l'est peut-être). Il signe un papier. On lui tend un bordereau détaché d'un bloc. Et il s'éloigne sans se retourner.

Du coup, les autres aussi se dispersent. C'est sinistre, cet amas de charognes, sous ce ciel incolore, battu par une gifle qui tire la peau et sèche les lèvres. Et ils ont du boulot, qu'ils vont accomplir en savourant la chance d'en avoir encore sur la planche, jusqu'à pas d'heure.

Jean baisse la tête vers Pentecôte. Lui aussi il va partir. Le chien comprend et fait des ronds autour de lui.

– T'es un bon tireur. Si on organise une battue pour buter ce fumier, t'en es ?

Le gars qui a parlé, la grande bringue à la pomme d'Adam surdimensionnée, est un des derniers à rester. Il y en a deux autres avec lui. Ils ont un air farouche. Y en a un qui jette un doigt accusateur vers la forêt. La grande bringue regarde Jean fixement – il a peut-être un air de défi, mais pas beaucoup d'illusions. Ils ne l'aiment pas. Tous, ici, ont fait de longues études, les jeunes en tout cas, et les moins jeunes c'est à peu près pareil. Tous ont étudié, réfléchi, acquis une expertise qui n'a rien à envier aux autres professions, sont des techniciens dans leur domaine, des entrepreneurs au rendez-vous de fortunes diverses, mais des chefs d'entreprise performants. Jean, à leurs yeux, c'est la caricature du

paysan tel que l'imaginent ceux de la ville : un péquenaud taiseux, fruste, méchant, arriéré, arc-bouté sur sa bêtise. Il les ferait tous passer pour des sauvages, ça les dégonde.

Jean mâchouille quelque chose (sans doute sa rancœur envers tous et tout). Il regarde vers la forêt comme s'il la fouillait. Puis il lâche :

– C'est pas mon problème. Et si c'était mon problème, j'aurais besoin de personne pour le régler.

C'est dit, et c'est clos. On n'en aura pas plus.

Il a déjà tourné casaque, Pentecôte en éclaireur.

L'autre gars lance dans le vide :

– T'as pas toujours dit ça. C'est quand ça t'arrange, pas vrai ?

Mais Jean est déjà loin. Ce qu'on pense de lui, pareil, c'est pas son problème.

2.

Agnès a l'impression d'avoir l'âge de son père. Elle sent la paille, le foin, l'étable. Elle y passe ses journées, les mains calleuses à cause de la fourche avec laquelle elle balance des paquets de paille, des pis qu'elle malaxe, même si la traite est automatisée, on est plus au Moyen Âge, des barrières pleines d'échardes. Elle a la peau tannée par le froid, le vent, et le soleil d'été qui brûle comme brûle l'hiver dès l'automne venu, y a pas de mesure.

Pàl a débarqué il y a un an ou deux, il est resté. Tout ça, pour lui, c'est de la rigolade : dans son pays, on vit dans la boue, on connaît la faim, et le froid, n'en parlons pas, vingt au-dessous de zéro, c'est pas loin de six mois sur douze, et le reste du temps on boit pour oublier. Elle sait qu'il reste pour elle, mais elle ne veut rien de lui qu'un orgasme vite fait, dans la pénombre, avec les doigts, et qu'après il se barre très vite. Quand elle a fini de jouir, elle feule et griffe comme une chatte. Surtout qu'il ne demande rien, qu'il n'attende rien. Il a compris ; on dirait que ça lui va. Ça a l'air de l'amuser, peut-être.

En attendant, il l'observe. Il connaît tout d'elle, ou presque, même ce qu'elle ignore. Quand il parle, c'est avec le peu de mots qu'il connaît, et dans sa bouche ils roulent comme des cailloux, ça vient du fond de sa gorge, ça macère dans ses joues, et quand ça sort ça sonne étrangement. Il a des yeux clairs et durs. On sent qu'il pourrait tuer. Mais il a une patience de fauve et quand il ne veut pas de mal, cela se sent. Alors, il y a chez lui un calme qui rassure, le calme du rempart qui, s'il le faut, prendra les premiers coups.

Il sait ce qu'il y a en elle, l'idée fixe qui la fore et lui brûle l'esprit nuit après nuit, l'angoissante interrogation qui accompagne chaque seconde de sa vie. Il lui dit qu'elle devrait arrêter, ça ne sert à rien, y a des choses, on ne sait pas, et il faut faire avec, accepter qu'on ne sait pas, le monde est tellement vaste, elle peut pas savoir à quel point ça n'a aucune importance, pour le monde, cette chose qui lui semble si importante au point d'y passer le plus clair de sa vie, que si elle faisait le grand bond vers l'ailleurs elle verrait que son propre centre n'est pas où elle le croit. Mais elle n'a jamais quitté cette motte de terre sur laquelle elle est née et sur laquelle elle s'est déjà résolue à mourir, alors son centre, elle le met où elle veut, et Pål elle l'emmerde.

Quand le vieux rentre, Pål regarde sa sale gueule fripée. Il ne sait pas à quoi il pense, aux brebis de l'autre, aux siennes, à sa propre vie qu'il dégueule chaque jour un peu plus, où rien ne va jamais, mais dont il ne dit pas un mot, à part à son chien peut-être, surtout pas à sa fille.

Agnès lève la tête vers lui. Pål sait qu'elle a machinalement vérifié la fermeture éclair de sa combinaison d'un geste rapide, une main tâtonnant sur la boucle en métal en haut de la poitrine, près de la gorge, comme si elle ne se rhabillait pas immédiatement sitôt le plaisir dérobé. Elle fait ça comme un coupable surpris, de peur qu'il devine quelque chose, le vieux, qu'il le sente avec ses sens